

sur les journaux que lisait Ġubrān, sur ses souvenirs, ses nostalgies et ses goûts artistiques. L'écrivain-peintre y apparaît plus soucieux de musique, de peinture et de sculpture que de littérature. Il englobe dans une même admiration Rodin, le peintre Eugène Carrière, Debussy, Delacroix, Puvis de Chavannes (pp. 86, 159-160). Et surtout, il parle de sa propre œuvre et des sources de son inspiration, rapportant le dialogue avec sa mère, qui fut à l'origine du titre des « Ailes brisées » (p. 82). Dans une lettre datée de 1920 (p. 85), il précise la chronologie de certains de ses écrits : « Les écrits [regroupés] dans la *Dam'a wa-btisāma* [recueil d'articles et de poèmes en prose, publié en 1914] sont les premiers qui aient paru dans les journaux. C'est du verjus de raisin (*huṣrum karmī*), écrit-il, que j'avais rédigé bien avant *'Arā'is al-murūg* [recueil publié en 1906] ».

Mais l'intérêt essentiel de ces lettres réside dans les rapports entre le poète et la femme de lettres, qui ne se sont jamais rencontrés, dans les reproches, les mots tendres, les encouragements et cette analyse de soi et de l'autre qui est toujours la partie la plus émouvante des correspondances. Il lui donne des conseils parfois contradictoires. En 1919, il l'encourage à dépasser l'histoire littéraire pour s'essayer dans la poésie ou dans une œuvre d'imagination, comme l'ont fait, écrit-il « Sapho, Elizabeth Browning et Alice Schriner » (p. 37). A la fin de 1920, « pourquoi, lui demande-t-il, n'apprends-tu pas aux écrivains et poètes d'Egypte à avancer dans des voies nouvelles ? Toi seule peux le faire . . . Tu es, Mayy, une fille de l'aurore nouvelle; pourquoi ne réveilles-tu pas les dormeurs ? ». Les premières lettres sont datées de 1919 et font suite à une correspondance antérieure inédite. Mayy est d'abord désignée de manière très protocolaire comme *hadrat al-adiba al-fādila al-ānisa Māri Ziyāda al-muhtarama*, avant de devenir progressivement *saḡiratī* ou *rafiqatī*, « ma petite fille », « mon amie » (p. 147) et *saḡiratī al-maḥbūba* « ma petite bien-aimée » (p. 148).

Par deux fois, en 1924 (p. 181) et en 1931 (p. 206), il envoie à Mayy le dessin d'une paume ouverte d'où monte une flamme (bleue dans le second dessin), symbole de l'offrande d'amitié ou d'amour, qui donnera au présent recueil de lettres son titre.

L'ensemble des missives couvre surtout les années 1919-1920. Puis elles deviennent rares. Les deux dernières sont une lettre de condoléances à Mayy, après la mort de son père, en 1929, et le dessin de la main à la flamme bleue, en 1931, année de la mort du poète.

La seconde partie du recueil (p. 192 à 309) est formée de la reproduction de toutes les lettres publiées dans la première partie, documents précieux et manuscrits, avec les « fautes de grammaire », les dessins, les cartes postales, les invitations à des expositions.

Cet ouvrage aura sa place dans toutes les bibliothèques d'arabisants, en tant que document révélateur de la pensée et de la sensibilité arabes modernes.

Nada TOMICHE  
(Université de Paris III)

Taha WĀDĪ, *Şūrat al-mar'a fī al-riwāya al-mu'āşira*. Le Caire, Markaz kutub al-šārq al-awsat, 1973. 17 × 24 cm., 422 p.

Le « roman contemporain » dont il s'agit est le roman égyptien uniquement, comme ne le dit pas l'auteur, professeur à l'Université du Caire.

En une quarantaine de pages se trouve d'abord esquissé l'arrière-plan politique et social de l'étude. L'auteur y détaille les progrès de la promotion de la femme tout en reconnaissant que, même à l'heure actuelle, beaucoup reste à faire « à la campagne, en ville et même dans la capitale » pour permettre à toutes les femmes de jouir de la liberté. Il définit un a priori qu'il partage avec bien d'autres chercheurs : « Il apparaîtra à travers cette étude que l'attitude de l'écrivain progressiste en ce qui touche à la question de la femme dans le domaine des idées va de pair avec son authenticité d'artiste quand il s'occupe de tracer le portrait de la femme et de construire son roman, étant donné le rapport étroit qui existe entre la forme et le fond, entre l'image de la femme et l'idée qu'elle exprime » (p. 45).

La première partie, « L'image individualiste de la femme dans le courant romantique » traite de l'apport des romans parus entre *Zaynab* de Haykal (1914) et l'année 1944 où T. Husayn, T. al-Hakīm et al-Māzīnī publient leur dernier roman. Il groupe ses remarques autour de trois pôles :

- L'amour comme incarnation de la crise de la liberté individuelle (car le romantisme ne voit que la libération de l'individu, on n'en est pas encore à penser à la libération de la société). L'illustration est fournie par le roman de Haykal et les trois romans de Māzīnī.
- La révoltée contre la différence de classe sociale. Ce sont ici quatre romans (de Ḥ. 'Ubayd, T. Lāšīn, T. Husayn, M. Taymūr) qui sont exploités. On se permettra pourtant de signaler que toutes les héroïnes évoquées ne vérifient pas avec la même évidence cette recherche de la promotion sociale. Les cas de Ḥawwā' (Lāšīn) et Salwā (Taymūr) sont, eux, parfaitement nets. Ces femmes personnifient une classe moyenne laborieuse et capable qui aspire à un sort meilleur mais échoue dans son entreprise.
- Les héroïnes romanesques sont donc toujours des symboles. Mais il en est dont la charge symbolique particulière explique qu'on les considère à part : Saniyya dans *'Awdat al-rūh* d'al-Hakīm, c'est Isis, Rīm dans *Yawmiyyāt nā'ib* ... du même auteur, c'est l'Egypte malheureuse jet convoitée; quant à *Qindil Umm Hāšim* de Y. Haqqī, il nous présente deux visages complexes : Fāṭima ou l'Egypte à la fois pleine de vitalité et malade, la prostituée Na'īma dont le destin est le pendant exact de celui du héros Ismā'īl.

On ne comprend pas bien pourquoi l'auteur considère tout ce qui précède comme autant de manifestations du « romantisme ». En revanche le terme de romantique paraît s'appliquer sans doute possible à ceux qu'il appelle « néo-romantiques » (après 1944) et dont, dit-il, l'image de la femme qu'ils donnent est plus négative que celle qu'on trouve chez leurs prédécesseurs. Ils traduisent « la conscience aiguë que le romantisme a des aspects négatifs de la réalité contre laquelle il se sent impuissant » (p. 163). D'esprit traditionaliste, ils sont au fond les tenants de l'*adab* ancienne manière dont les amateurs sont nombreux, d'où l'étendue de leur public. Si M. Wādī examine, comme on s'y attendait, l'abondante production des Muḥ. 'Abd al-Ḥalīm 'Abd Allāh, Y. al-Sibā'ī, I. 'Abd al-Quddūs, Ġūdah al-Saḥḥār, il fait également état d'un roman de Mme Amīna Sa'īd et des deux œuvres non historiques de Muḥ. Farīd Abū Ḥadīd.

C'est sans doute poussé par le même désir d'être complet que l'auteur passe ensuite en revue les représentations que le roman historique a données de la femme. La constatation qu'il fait d'emblée à ce propos surprend d'abord mais apparaît pertinente : les romanciers qui ont choisi de situer leur fiction dans la période arabe sont d'esprit rétrograde tandis que ceux qui s'attachent à faire revivre l'époque pharaonique sont progressistes. Mais il apporte deux correctifs à cette « règle » : un Muḥ. Farīd Abū Ḥadīd, tout conformiste qu'il soit, a écrit deux romans attachants, notamment par la psychologie des personnages féminins; d'autre part les biographies plus ou moins romancées du Prophète et des personnages vénérés de l'Islam, publiées à peu près en même temps par les T. Ḥusayn, T. al-Ḥakīm, al-‘Aqqād, Haykal, sont marquées, elles, au coin du modernisme éclairé, parce que, nous dit M. W., elles se veulent musulmanes plus qu'arabes. Il n'en reste pas moins que le courant pharaonique demeure le plus prometteur pour la réalisation d'une promotion de l'image de la femme, lui qui est illustré par des œuvres d'où la femme sort grandie. Ces œuvres sont dues à deux romanciers : ‘Ādil Kāmil pour un roman et N. Maḥfūz, surtout, pour trois fictions historiques, N. Maḥfūz qui a fourni à lui seul le corpus de la deuxième partie.

Pourtant l'auteur ne nous dit pas exactement : « Enfin Maḥfūz vint ». S'il a terminé la première partie en déclarant, p. 245, que le roman pharaonique représente la gestation du roman réaliste, il commence cette seconde partie (« image poétique de la femme dans le roman réaliste ») en signalant que le réalisme a bel et bien eu des précurseurs. C'est déjà le cas d'un roman de ‘Ādil Kāmil, qui ne paraît qu'en 1945 mais a été écrit avant 1944, et c'est ce qui se passe de façon plus spectaculaire pour *Sar’ā al-bu’s* de Aḥmad Muḥammad ‘Ayš qui, écrit en 1940, primé par la revue *al-Kātib al-miṣrī* en 1947, ne paraît en volume qu'en 1958, longtemps après le changement de régime en Egypte. Signalons aussi *al-‘Anqā* de Louis ‘Awād, rédigé entre 1946 et 1947 mais publié — au Liban! — en 1966. Dans chacune de ces œuvres émerge un personnage féminin qui se rapproche du canon « réaliste » : « l'échantillon de la femme normale, solide, équilibrée capable de résister et de se battre, sans désespérer, capituler ou chuter ».

Toutefois la place centrale, on l'a dit, revient à N. Maḥfūz dont la carrière, selon notre auteur, ne comprend pas moins de quatre étapes : l'historique, la réaliste critique (quatre romans), la réaliste documentaire (la *Trilogie*), la réaliste philosophique (sept romans jusqu'en 1967), cette dernière période sortant du cadre chronologique arrêté par l'auteur. Ici l'on s'intéresse donc aux deux premières périodes réalistes. Les échantillons féminins, dans l'un et l'autre cas, sont classés d'après des critères sociaux (l'aristocrate, la bourgeoise, la femme pauvre) ou d'âge (la mère pour la première période, les trois générations de femmes pour la *Trilogie*). Ils sont l'objet d'analyses très fouillées toujours conduites de façon à montrer que la femme représente la société ou du moins une classe sociale si bien qu'en essayant de la conquérir tel héros vise à éléver son standing (notamment les « aristocrates » dans *al-Qāhira al-ğadida* et *Bidāya wa-nihāya*). On notera aussi la pertinence du paragraphe consacré à la présence de personnages de mères remarquables.

L'auteur ne cache pas l'admiration qu'il porte à Maḥfūz. Il essaie pourtant par deux fois de montrer qu'il n'en est pas un inconditionnel, d'abord en critiquant longuement (p. 292-294) son premier roman « réaliste », ensuite en donnant à la fin de son livre une espèce d'appendice intitulé « nouveaux spécimens dans le roman réaliste contemporain » où il nous reparle de

L. 'Awād, examine la valeur d'héroïne du premier roman de Y. Idrīs et surtout, signale l'importance d'*al-Bāb al-mafīh* (1960) de Mme Laṭīfa al-Zayyāt. Mais la véritable phrase de conclusion de ce travail intéressant a été prononcée plus tôt : « La *Trilogie* annonçait la révolution et c'est ce qui a donné à la conclusion du roman cette touche lumineuse d'optimisme » (p. 371).

Charles VIAL  
(Université de Provence)

Charles VIAL, *Le personnage de la femme dans le roman et la nouvelle en Egypte de 1914 à 1960*. Damas, Institut Français de Damas, 1979. 25 × 17,5 cm., xxiii-493 p.

Ce sujet, qui est actuellement au centre de nombreuses réflexions et études, s'avère toujours délicat et difficile à traiter. Ch. Vial tente de surmonter les obstacles en commençant par exposer la situation de la femme dans son environnement social à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Il apporte d'intéressants aperçus sur Ḥifnī Nāṣif (de son nom de plume Bāḥiṭat al-Bādiya), sur le « témoignage direct » (p. 19) que livrent sa vie et son œuvre de femme et sur le mouvement des idées « féministes » au début du XX<sup>e</sup> siècle (p. 24 sv.).

Puis, en une rétrospective historique, il remonte à la femme telle qu'elle lui apparaît d'après les textes classiques anciens, moins ceux des poètes que ceux des anthologues, dans *al-Āgāni*, chez Ğāhiẓ ou Ibn Ḥazm, qui construisent le double mythe de la femme « objet d'une passion sans espoir » ou « partenaire des joutes d'amour » (p. 60). En déroulant le fil chronologique, il en arrive aux textes modernes, écrits en Egypte, par Muwayliḥī, Ġurğī Zaydān, Muḥammad Ḫusayn Haykal, les frères 'Ubayd, les frères Taymūr, Taha Ḫusayn, Tawfiq al-Ḥakim et enfin « la femme vue par elle-même » (p. 145 sv.) c'est-à-dire par les romancières.

Les parties suivantes de l'ouvrage établissent des synthèses. Les activités féminines sont examinées dans le triple cadre de la « soumission » (de la jeune fille, puis de la femme mariée, non mariée, stérile, divorcée, veuve), de « l'infraction au code social », et de la « prise en charge de sa propre destinée ». Ces trois « attitudes », qui vont de la passivité épłorée à l'agressivité, se mêlent dès les origines de la littérature arabe écrite et orale, jusqu'aujourd'hui, en passant par la *Sarah* de 'Aqqād, où s'impose l'héroïne « dominatrice destructrice » (p. 462). L'auteur note avec ironie le « goût évident des romancières » pour ce personnage qui venge des siècles de servitude et, au contraire, « l'effroi des hommes devant une sexualité féminine débridée » (p. 468).

Impressionnant par le grand nombre des lectures et des citations effectuées, l'ouvrage est aisément à consulter grâce à un index général qui relève tous les noms d'auteurs cités, les transcriptions de termes arabes, les « fonctions » (marieuse etc.), les événements sociaux ou historiques, et grâce à un index des noms d'héroïnes avec les œuvres dans lesquelles elles apparaissent.

Nada TOMICHE  
(Université de Paris III)